

François BOULLET

« Souvenirs d'Emma Routier »

Institutrice à Cormeilles Oise 1898, première institutrice laïque de ce village.

Racontés par François Boullet, son petit-fils, instituteur public de l'Eure.

Transcrits par Blanche Gris, inspectrice départementale de l'Éducation Nationale
des Andelys dans l'Eure.

1981



Société des Ecrivains

Il y a près de trente ans sans le concours et le soutien de mon inspectrice, madame Blanche Gris I.D.E.N des Andelys dans l'Eure je n'aurais jamais mis par écrit les souvenirs de ma grand-mère Emma Routier que je tenais de son frère, monsieur Marcel Routier, mon grand oncle, lui-même Instituteur Public de l'Oise avant le début du siècle. Mon père, monsieur Roland Boullet, Instituteur Public également de l'Oise dès 1931, n'a pas été sans m'apporter de précieux renseignements ainsi que ma mère Reine Defasquelle, élève d'Emma Routier. Que tous ici soient remerciés.



societedesecrivains.com

10,00 €



9 782748 036817

— Monsieur le Curé, pourrez-vous parler à la famille Desrumaux ?

— Je le ferai, Mademoiselle, poursuivez selon votre conscience et allez en paix.

Et puis, le curé reprit sa lanterne et me reconduisit à la porte du presbytère. Je regardais avec émotion le vieil homme que j'avais considéré comme un ennemi.

Mon adversaire n'en était pas un, tout au plus le jouet malheureux d'un parti qui l'utilisait. Mais moi, j'avais sur lui l'avantage de nombreux lendemains.

J'étais presque heureuse, trottant dans la nuit claire au terme de mon escapade. Minuit sonnait lorsque je refermai sur moi la porte de mon logis, aussi modeste, aussi pauvre que celui du curé, mon voisin.

Demain, j'aurai à me lever de bonne heure. Yves Desrumaux va passer son « Certificat d'études » à Crèvecœur le Grand... et je vais l'y conduire.

Que de progrès accomplis en quelques mois depuis qu'il avait franchi les grilles de l'école. En octobre, il ne savait ni lire, ni écrire, et par nos efforts communs, le voilà qui orthographiait sans défaillance une page d'auteur, Chateaubriand ou Hugo. Certes, il travaillait tous les soirs avec moi, et n'hésitait pas à venir, même le dimanche après-midi, me demander des précisions sur les textes qu'il dévorait, mais ses progrès avaient été étonnamment rapides.

Demain sonnerait l'heure de vérité. Pour me rassurer, je me disais qu'on ne pourrait rien me reprocher si Yves échouait, car Angélique, la fille d'un gros propriétaire terrien, en pension chez les religieuses de Breteuil, venait de rater le sien pour la deuxième fois.

Mais s'il réussissait, quelle joie pour nous deux et quelle gloire pour l'école publique.

J'avais demandé que l'on nous conduisît en voiture à cheval, les Desrumaux étant bien trop pauvres pour avoir un attelage. Les trois cultivateurs auxquels je m'étais adressée avaient refusé, l'un me disant même :

« Vous n'creuez mi qu'ch' tiot Desrumaux i vo avouer sin certificat ! L'tioite Angélique al est passée à côté »

La plus inquiète était madame Desrumaux pour qui tout était toujours perdu d'avance.

Le premier Certificat d'études

Les blés mûrissaient au flanc doux des collines devenues familiaires. L'année scolaire se terminait. Je marchais par les chemins creux, cherchant à épaiser l'angoisse du lendemain.

Demain !...

Et j'avais peur que toutes ces réflexions et remarques négatives ne finissent par entamer l'optimisme de mon candidat.

Dans la brume de l'aube, le lendemain, je marchai vers la pauvre mesure de torchis qui abritait tant bien que mal toute la famille Desrumaux. Je frappai à la fenêtre :

– Yves, c'est moi, ta maîtresse...
– Lvlo, M'selle... il est fin prêt. O voulez t'i pas enne tass'ed'café ?

– Non, merci, Madame Desrumaux, je ne veux pas m'attarder... La route est longue...

– Y z'airouaient bien pu vous conduire avec une charrette. Mais on n'est qu' des pauv' es nous z'eutes. On's' déringe point pour nous...

Et si l'aveut, sin certificat ? Quoi qui dirait ? Ch'maître ? Et si i m'étais al' porte ? I n'en s'rait bien capab'

Yves apparut, accompagné de sa mère. En bandoulière, il portait un vieux sac.

– J'y ai mis sin minger pour à midi...:

– Merci, Madame Desrumaux. Allons, Yves, il faut partir. J'ai emporté pour toi du papier, une règle, une équerre, un compas et des crayons. Je te donnerai tout cela à Crèvecœur.

Madame Desrumaux embrassa son fils, les larmes aux yeux. C'était une pauvre femme décolorée, décharnée, usée par le travail. Je me jurai d'aider de toutes mes forces les enfants de ces pauvres gens pour qui la vie n'est qu'une lutte désespérée et désespérante.

En cheminant, Yves et moi, par les sentiers à travers champs, nous parcourûmes d'une traite les sept kilomètres qui nous séparaient de Crèvecœur.

– Tu n'auras pas peur mon petit Yves. Fais bien attention à ta dictée... Il y aura peut-être des imparfaits du subjonctif.

– Je sais, Mademoiselle... à-t à la troisième personne du singulier.

– C'est bien ! En rédaction, prend le sujet que tu préfères, mais fais des phrases courtes et correctes. Relis-toi bien.

– Mademoiselle, en arithmétique, je ne sais plus comment on calcule le volume du cube.

– Le côté, par le côté, par le côté...

Ainsi, cheminant et révisant, nous atteignîmes les premières maisons de Crèvecœur, et après le quartier de « La Prairie » le cœur du bourg, en pleine effervescence. La place de l'église était encombrée de chevaux et de charrettes légères (les « voitures à courir »). Des parents, des enfants, des maîtres et des maîtresses tournaient et s'affairaient. Et les commerçants de la place, conversant avec leurs pratiques, commentraient l'événement, en jugeaient l'importance et la gravité de l'heure.

De la place, on gagnait l'école des garçons où se déroulait l'examen. Déjà le directeur était prêt pour l'appel et, à mon côté, Yves se tut soudain en l'apercevant ... Il était juché sur une chaise et son chapeau noir enfoncé jusqu'aux yeux ne laissait voir que le scintillement de ses bésicles sur son vieux visage... C'était un homme redouté et respecté, rallié difficilement aux

« idées nouvelles », partisan du catéchisme en classe, le faisant peut-être encore, aux dires de certains.

L'appel avait lieu par commune et Yves Desrumaux, de Cormeilles, dut bientôt s'avancer. Je le regardai s'approcher du rang qui se constituait et j'étais crispée d'appréhension au point de me sentir mal.

Une de mes collègues, mademoiselle Vérité, vint à moi et m'emmena prendre un lait chaud au Café du Commerce.

— « Venez Emma !... Je sais bien... c'est la première fois, mais vous verrez, on ne guérira jamais de cette peur-là !... »

Je m'ouvris à mon amie de mes difficultés à Cormeilles. Je lui parlai de la visite de l'inspecteur et du bon rapport qu'il m'avait fait.

— Oui, me dit mademoiselle Vérité... il la défend l'école laïque et il nous soutient. Aussi les cléricaux le haïssent-ils. Un jour, en se rendant à Luchy, il a cassé la fourche de sa bicyclette et le maréchal ferrant a refusé de la lui ressoudre quand il lui a dit qui il était... « Je ne répare pas les instruments du diable ! » Voilà ce qu'on lui a répondu. Il a dû traîner sa bicyclette jusqu'à Francastel à plus de trois kilomètres.

Ainsi les confidences faisaient passer l'attente. C'était la première fois depuis le début de l'année que j'en avais le temps et l'occasion. Je mesurai que chacun, dans cette grande entreprise d'instruction publique et laïque, devait vaincre bien des difficultés. La lutte serait longue. Il fallait être à la fois tenace et prudent... et surtout, surtout, ne jamais faiblir : l'instruction, pour le peuple, était le seul moyen de sortir de la misère.

Ma pensée revint vers Yves. Il était près de midi. Les candidats allaient sortir. De nouveau, brusquement, une angoisse folle... le cœur qui bat jusqu'aux oreilles... Je me hâtai vers la grille de l'école sur des jambes qui me portaient à peine.
Tout à coup, je vis Yves surgir d'un groupe et se précipiter vers moi.

— Mademoiselle, je crois que j'ai réussi !

— La dictée ? Difficile ?

— Non, Mademoiselle. Il n'y avait pas beaucoup d'accords et pas du tout d'imparfait du subjonctif.

— Et l'arithmétique ?

— C'était un problème sur les surfaces et je suis allé jusqu'au bout. Mon voisin a le même résultat que moi.

— Cela ne veut rien dire...
— Et ta rédaction. As-tu gardé ton brouillon ? Montre-le moi.

— J'ai choisi le deuxième sujet : la lettre. On demandait d'annoncer aux grands-parents la naissance d'une petite sœur, ou d'un petit frère. J'ai bien relu, Mademoiselle.

Yves me tendit ses brouillons. Les sujets commençaient à circuler. Tout était conforme aux programmes ... Et puis, brusquement, de nouveau la vrille de l'angoisse à la lecture des « questions de dictée ». Là ! dans un coin, tapie dans l'analyse logique, minuscule et traîtresse, une « incise ». Jamais

je n'avais parlé de telles propositions. Comment mon élève avait-il réagi ?

— Yves, as-tu su faire ton analyse logique ?

— Pas tellement, Mademoiselle ; il y avait deux verbes dans la principale... je n'ai pas su comment expliquer ça.

Je me tus : c'était de ma faute.

— Ça existe, Mademoiselle, des principales avec deux verbes ?

— À dire vrai, Yves, il y avait une deuxième proposition à l'intérieur de la première. « Le garçon, dit-on, avait de beaux yeux » « dit-on » est une proposition incise... J'avais oublié ce cas.

— Je vais perdre beaucoup de points ?

— Non très peu, un seul, sans doute.

Je rassurai Yves mais je me rongeai intérieurement... Si c'était justement ce point-là qui manquait au moment du total ?

— Allons, Yves, il est temps de manger quelque chose. Viens au café. Je t'offrirai une boisson chaude ou fraîche, à ton goût.

Yves sortit un morceau de poule froide et un gros quignon de pain bis. Je m'étais acheté du pain, aussi, et du pâté de foie dont j'étais friande. Yves me raconta comment se passait l'examen, les copies dont en collait les coins avec des pains à cacheter, la peur des tâches d'encre au cours de la dictée qui

comptait aussi comme épreuve d'écriture. — Et puis, le surveillant, très sévère qui marchait sans cesse entre les rangs de tables, en faisant tintinnabuler un trousseau de clefs dans sa main droite...

— Nous relûmes encore une fois les brouillons. Il y avait bien d'autres instituteurs autour de nous avec leurs élèves, mais je ne voyais rien. Nous étions, Yves et moi, comme isolés dans notre commun effort.

Puis ce fut de nouveau l'appel et les épreuves de l'après-midi. Yves sortit une nouvelle fois heureux après la lecture et la récitation. La grande attente commençait cependant que le jury (les instituteurs de Grandvilliers) additionnait et délibérait. Il y avait un silence pesant... l'appréhension des résultats s'ajoutait à la fatigue de la journée.

Je retrouvai mademoiselle Vérité. Elle tenait d'un membre du jury des nouvelles vagues mais rassurantes... « Ce n'était pas mauvais... »... « L'inspecteur avait repêché plusieurs candidats... » (Mais on ne précisait pas si c'étaient des victimes de l'incise).

Il était six heures du soir quand les portes s'ouvrirent. Nous fûmes d'un même élan auprès du perron où l'inspecteur apparaissait, une liste à la main, accompagné du président du jury portant les précieux diplômes.

L'inspecteur prit la parole :

— « Je félicite les candidats du canton du Crèvecœur et leurs maîtres. Les bons résultats montrent la qualité du travail

qui a été fait dans les classes. Je vais appeler les candidats reçus qui s'avanceront pour recevoir leur diplôme ».

Le silence qui se fit alors, je m'en souviendrai toujours. J'entends encore aujourd'hui le seul murmure du vent dans les marronniers de la cour... Des sons frappaient mon oreille. Parfois, quelqu'un riait, sautait sur place ou devenait plus immobile, se tassait sur lui-même. Je voyais tout et n'entendais rien comme en un rêve.

« Yves Desrumaux, de Cormeilles » lança l'inspecteur.

Yves se précipita vers moi :

— « Ça y est, Mademoiselle ; je vous le dois ! »

— « Ton diplôme, Yves, ton diplôme... Va le chercher ! »

Et je fondis en larmes. Je n'étais plus qu'une fontaine quand Yves revint vers moi. Je lui ouvris les bras et nous sanglotâmes tous deux, d'une joie et d'une délivrance impossibles à décrire.

— « On s'en va, Mademoiselle, on s'en retourne ! »

C'est en marchant à nouveau sur les routes du matin que je commençai à réaliser la portée de notre commune victoire : le premier Certificat d'études d'un enfant d'ouvriers dans un village... La fierté... La joie pour les parents... Le triomphe pour l'école publique... Des horizons nouveaux peut-être... L'obligation de continuer à travailler avec acharnement pour engranger d'autre succès qu'on attendrait de moi.

Quelle tâche immense ! Que de responsabilités... Était-ce la fatigue ? Je me sentais comme écrasée.

— « Vite Mademoiselle », criait Yves, qui, à cent pas devant, trotait dans la côte comme un cabri.

Mais j'étais épaisse et je criai grâce.

— « Pardon, Mademoiselle, je ralentis... »

C'est après avoir dépassé le Crocq que nous vîmes tous les élèves de ma classe, venus à notre rencontre.

— « Ça y est !

— Je l'ai !

— Il l'a.

— Regardez ! »

Et les uns se mirent à courir vers Cormeilles. Et les autres nous escortèrent dans un tourbillon triomphal. Nous étions devenus des héros.

C'est ainsi que notre cortège atteignit les premières maisons... Tous ceux qui n'étaient pas aux champs se trouvaient là, Monsieur Desrumaux en tête, un bouquet de fleurs à la main.

— « Est-i-vrai ? Ch'tiot, il o sin certificat ?

— Oui, Monsieur Desrumaux ! Regardez son diplôme !

— Ah ! Mam'selle ! Je paye la tournée !... »

Il avisa un des garçons et lui dit : « Va t'en chercher l'père Larrigue... D'mandez-i d'prend'sin violon !